



- 28 DIALOGUES *Frisch et Dürrenmatt se parlent*
- 29 PHILOSOPHIE *Parlons-en aux enfants*
- 30 LIVRES *Mann, prénom Klaus*
- 31 MUSIQUE *The Melvins à l'interview*
- 35 CHRONIQUE DVD *Vampire, fais-moi peur!*

# La Hammer dans le sang

## Fantastique. Nicolas Stanzick a consacré un ouvrage au mythique studio anglais des années 60. Entretien.

ERIC STEINER

**L**es vampires sont de retour! Ou plutôt ils n'ont jamais disparu, continuant inlassablement de hanter les rayons des librairies et les écrans, petits ou grands. L'incroyable succès au cinéma de la série *Twilight*, l'arrivée imminente sur la TSR de la saison 2 de *True Blood*, la sortie prochaine en DVD du cultissime *Nosferatu*, de Werner Herzog, avec Klaus Kinski et Isabelle Adjani: autant de signes réjouissants qui prouvent que les émules du sinistre comte Dracula, né en 1897 de la plume de l'Irlandais Bram Stoker, sont toujours bien vivants (façon de parler!) et toujours aussi assoiffés de sang.

Et ce n'est pas Nicolas Stanzick qui dira le contraire, auteur d'un livre passionnant sur la Hammer, cette compagnie dont les films d'horreur ont déferlé sur les écrans dans les années 60 (lire ci-contre). Avec *Dans les griffes de la Hammer*, ce journaliste, fêru de rock et de contre-culture, retrace l'histoire du mythique studio anglais vue de Paris, lorsque Dracula, Frankenstein et autres monstres gothiques mis en scène par Terence Fisher étaient l'objet de véritables batailles entre une poignée de cinéphiles passionnés, réunis autour

On perçoit dans votre livre une fascination pour les années 60, lorsque le cinéma était vraiment un enjeu de société, esthétique et politique...

C'est vrai qu'il y a un aspect complètement fascinant dans cette époque, qui est celle de l'émergence de la contre-culture, dans le sens large du terme. Aimer les films de Fisher et ne pas aimer la Nouvelle Vague, c'est une manière de se positionner, cela engage intellectuellement, politiquement. On pouvait aussi voir ces monstres comme des sortes d'entités libératrices, même s'ils sont détruits à la fin. Et du coup *Le Cauchemar de Dracula*, c'est un appel à l'orgasme, à une sexualité libre, un signe avant-coureur du *I Can't Get No Satisfaction*, des Rolling Stones, qui prône la même chose, sept ans plus tard.

Les choses ont bien changé depuis? Dans les années 60, les films d'horreur relevaient d'un genre populaire qui passait dans les salles de quartier, qui s'adressait à un public le plus fruste qui soit, par exemple les travailleurs émigrés qui ne comprenaient même pas le français. Aujourd'hui le fantastique se déploie dans les films à gros budgets. C'est ce qui explique sans doute le changement de nature du vampire dans un film comme *Twilight*. Il n'y a plus du tout l'idée de malédiction ou de menace. Ce qui était clairement subversif dans les films de la Hammer donne aujourd'hui lieu à un propos ouvertement réactionnaire. Ce sont les premiers vampires mormons que l'on peut voir à l'écran, c'est plutôt étonnant...

Votre livre met aussi en évidence l'absence de culture fantastique en France. Les films de la Hammer ont donc ouvert les portes de l'horreur gothique?

Effectivement. En France, quand un cinéaste génial comme Georges Franju tourne *Les yeux sans visage* en 1959, ça pourrait être une réponse à la Hammer. Et au même moment, en Italie, il y a Mario Bava, Riccardo Freda, qui lancent le gothique italien, aux États-Unis, Roger Corman lance son cycle Edgar Allan Poe, mais en France derrière Franju, il n'y a rien d'autre. Personne ne lui emboîte le pas et du coup tous les films français fantastiques restent des espèces de prototypes. Mais il faut reconnaître que les monstres qui ont vraiment structuré le genre fantastique au cinéma, Dracula, Frankenstein, la momie, le loup-garou, tout ce bestiaire mis en scène par la Universal dans les années 30, était très mal connu en France, tout comme les livres à l'origine de ce cinéma, le *Dracula* de Bram Stoker, le *Frankenstein* de Mary Shelley. Il a fallu attendre les films de la Hammer pour qu'ils aient enfin droit à une traduction complète.



Christopher Lee sur l'affiche du «Cauchemar de Dracula», le chef-d'œuvre de Terence Fisher qui a bouleversé une génération. DR

Lorsqu'on revoit ces films, on est frappé par leur unité. On retrouve les mêmes acteurs, les mêmes ambiances, on est toujours comme en famille...

C'est un univers parfaitement identifiable. D'un film à l'autre on a l'impression de se retrouver dans cette bonne vieille Transylvanie réinventée à la sauce victorienne, les petites boutiques, les sympathiques tavernes, le château, la rivière, parce que c'était toujours tourné au même endroit, à l'est de Londres, dans les studios de Bray puis d'Elstree.

Quelle a été l'influence de ces films sur les cinéastes des générations suivantes? La Hammer a marqué un palier dans l'horreur et l'érotisme. Sans elle, il n'y aurait pas eu la décennie suivante, Romero, Dario Argento ou plus tard Joe Dante qui ont tous revendiqué leur amour de la Hammer, au point d'avoir par exemple réembauché Christopher Lee. Avec la Hammer, les limites du fantastique ont été poussées à l'âge adulte. Toute une génération de cinéastes a vu ces films, a grandi avec eux, et du coup leur doit quelque chose. Par exemple dans *Le temps de l'innocence* de Martin Scorsese, il semble absolument évident que son travail sur les costumes doit beaucoup au travail de précision dans la reconstitution historique qui était à l'œuvre à la Hammer.

Qu'est-ce qui fait selon vous la modernité des films de la Hammer, que certains trouveraient désuets et datés?

Le philosophe Gilles Deleuze avait décelé précisément chez Fisher l'idée d'un glissement dans le cinéma fantastique du romantisme vers le naturalisme. Il n'y a plus l'idée du mort-vivant qui pleure sur sa propre malédiction, ce n'est plus Bela Lugosi, en 1931, dans le *Dracula* de Tod Browning qui dit: «Être réellement mort, quelle chose merveilleuse ce doit être.» Chez Fisher, pour la pre-



Peter Cushing dans «Le retour de Frankenstein». DR

mière fois, on trouve un Dracula d'une écrasante matérialité, un tyran qui passe d'une proie à l'autre sans états d'âme. Avec la Hammer, on a enfin affaire à un fantastique fait de monstres de chair et de sang, même si chez Fisher, le sang renvoie toujours à quelque chose de métaphysique, la pulsion, le sexe, l'identité. I

> Nicolas Stanzick, *Dans les griffes de la Hammer*, Ed. Le bord de l'eau, 486 pp.

Lire également en page 35 notre sélection des meilleurs films de vampires en DVD.

### L'univers de la Hammer

La Hammer prend son essor au milieu des années 50, avec *Le Monstre*, de Val Guest (1955), *Frankenstein s'est échappé* de Terence Fisher (1957) et *Le Cauchemar de Dracula* (1958), du même Fisher. La compagnie a ressuscité les classiques du cinéma et de la littérature gothique (le loup-garou, le fantôme de l'Opéra, la momie) en accentuant leur aspect violent et érotique. Malgré le peu de moyens (trucages pauvres, décors réutilisés d'un film à l'autre, tournages rapides) l'équipe d'artisans de la Hammer, sous l'impulsion de Fisher, a créé un véritable univers cinématographique porté par les deux formidables stars, Peter Cushing et Christopher Lee et une pléiade de seconds rôles époustouflants. Rattrapée par la concurrence hollywoodienne à gros budgets (*L'Exorciste*, *La Malédiction*), elle verra progressivement sa production diminuer, en même temps que sa créativité. Aujourd'hui, il semble que la Hammer ressort de sa tombe et deux nouveaux films sont actuellement en production. ES



«Le cauchemar de Dracula, c'est un appel à une sexualité libre»

NICOLAS STANZICK

de la revue *Midi Minuit Fantastique* et une critique «officielle» largement hostile, ou simplement méprisante vis-à-vis de cette cinématographie à la fois populaire et fondamentalement subversive. Coup de fil à un jeune homme passionné qui a découvert les films de la Hammer alors qu'il n'était encore qu'un gosse, grâce à *La dernière séance*, mémorable émission d'Eddy Mitchell.

Aujourd'hui, les films de la Hammer font partie des classiques et beaucoup, ceux de Terence Fisher en particulier, sont considérés comme des chefs-d'œuvre. Mais à leur sortie, ce n'était de loin pas le cas, si l'on en croit votre livre...

Nicolas Stanzick: A l'époque, les deux grandes écoles d'influence dans la cinéphilie, c'était l'église catholique d'une part et le parti communiste de l'autre. Et des deux côtés on a rejeté ce cinéma, chaque fois pour des raisons morales. Du point de vue catholique, on pouvait lire des choses du type «ce cinéma-là va créer des générations de détraqués et de pervers», et de l'autre côté, par exemple dans *L'Humanité*, on condamnait des films qui détournaient des réalités du monde. Pourquoi filmer des horreurs qui n'existent pas, alors qu'il y a eu la bombe H, que la guerre du Vietnam se prépare, etc.